

HAUT NIVEAU Premier long métrage de fiction de Lila Pinell et Chloé Mahieu sur le patinage artistique, milieu tyrannique où le corps adolescent décide de se rebeller.

«Kiss and Cry», la valse des patins

ACID

KISS AND CRY

de CHLOÉ MAHIEU et LILA PINELL avec Sarah Bramms, Xavier Dias... 1h 20.

Tout le monde aimerait qu'elles maigrissent. Enfin, tout le monde : la mère qui fait recracher le bonbon par la fenêtre de la voiture, l'entraîneur, Xavier, dont les prises de parole sont un florilège de vanes folles et méchantes («*On ne peut pas sauter quand on est une bonbonne de gaz ! Tu finiras assistance de direction chez Vialis !*»). Mais ça ne semble pas trop les atteindre, les filles de l'équipe de patinage. Elles ont mieux à faire, comme déconner en pyjama avec les copines, faire le mur pour aller embrasser un garçon, traîner à la fête foraine.

Motif. Malgré le long travelling latéral qui ouvre le film, et qui détaille les justaucorps à sequins et le fou rire d'une fin de compét au son d'une *Marseillaise* mal maîtrisée, *Kiss and Cry* ne fait pas de l'accomplissement sportif de ses personnages, incarnés par des non-comédiennes et patineuses de haut niveau à Colmar, un enjeu. Il saisit

plutôt le moment d'émancipation rageur de l'adolescence en s'appuyant sur l'anthropologie d'un milieu circonscrit et bien réel, où le dressage de corps en plein développement, effrayant pour les adultes qui les entourent, peut trouver un motif et une excuse.

Lila Pinell et Chloé Mahieu, dont ceci est le premier long métrage de fiction, ont déjà réalisé ensemble trois documentaires (dont *Nos Fiançailles*, immersion dans les mœurs amoureuses des ultracathos), sur le mode du cinéma direct, sans entretiens ni voix off, et un court métrage de fiction qui s'intéressait déjà aux filles de Colmar, *Bouclé Piqué* (2012). De là l'impression de maîtrise qui se dégage du film, de ses images qui reprennent le grain documentaire et ce même principe d'intervention minimale. Le scénario, dont l'écriture a constamment changé au gré des accidents de parcours des unes et des hasards d'improvisation des autres, laisse une place à des scènes de chorégraphies fantasmées, *camp* ou oniriques. Vue l'abondance de projets intéressants fonctionnant cette année plus ou moins sur le même dispositif de docu-fiction (*l'Intrusa*, *The Rider*...), on peut avancer, à mi-parcours du Festival, la vigueur d'une pratique faisant de

l'examen sociologique un fertile réservoir de fiction.

Eponge. Sarah (Sarah Bramms, impressionnante de volonté butée) est de retour à Colmar au sein de l'équipe après un an passé à s'entraîner à Paris. Sa famille entière avait dû y transhumer car la jeune fille ne s'entendait plus avec son coach, et ensuite revenir dès lors que ce dernier avait passé l'éponge, catalogue de sacrifices qu'on lui remet sur les épaules et dont on ne sait si elle l'a trop souhaité. Dès lors, plusieurs pistes s'ouvrent au film (chronique de la volonté personnelle, de la rivalité, d'une dynamique familiale...), mais il préfère laisser vivre son héroïne dans de longues séquences d'observation où, ça finit par péter aux yeux, elle n'est absolument jamais seule. Corps côte à côte de filles entre elles, corps de filles et garçons qui se frottent en soirée, corps à l'entraînement entraînés et fliqués, ils résistent avec une impertinence dont le spectateur, que l'acharnement de la discipline rebute rapidement, applaudit en silence. Cette patiente construction trouvera sa résolution dans le tout dernier plan, qui déplace l'objet du suspense final en filant vers sa liberté.

ÉLISABETH
FRANCK-DUMAS